

Survivre dans les camps : la résistance à la déshumanisation

Thierry VERNET

Il va de soi que nous devons conserver, et transmettre, la mémoire de la Shoah. Mais de quelle mémoire parlons-nous ? Un danger a souvent été pointé, inhérent au souvenir de cet événement : ériger la Shoah en Mal radical et incompréhensible, c'est risquer de produire la résignation et, paradoxalement, la justification du Mal. C'est pourquoi nous devons nous attacher à rendre au Bien une visibilité, souvent occultée par les analyses historiques. Pour cela, Thierry Vernet nous invite à explorer une mémoire différente : celle des témoignages littéraires. A travers leur lecture, il s'agit de mettre en lumière les différentes formes de résistance de l'humain face à la mécanique du camp.

Dans *Si c'est un homme*, Primo Levi insiste sur le processus de déshumanisation à l'œuvre dans les camps. C'est grâce à ses rencontres qu'il parvient à y résister : celles de Steinlauf, Lorenzo, Kraus, ou encore Piccolo. Jalonnant son itinéraire au camp, elles lui rappellent que l'humanité existe toujours, en lui comme chez les autres, et le ramène à ses devoirs d'homme.

Dans *Tous les fleuves vont à la mer*, Elie Wiesel témoigne d'une expérience différente. Tout d'abord, sa relation avec Dieu modifie son rapport aux événements : jamais il ne renonce à s'interroger sur le sens de ce qu'il vit. Ensuite, il attribue sa survie à la présence de son père : vivre pour un autre permet de se maintenir dans l'existence.

Au terme de ces analyses se dessine une forme particulière de Bien. Il réside dans des gestes simples : une parole, un regard, celui d'un camarade qui en soutient un autre pour l'empêcher de tomber, etc.

Exposé d'Antoine ARJAKOVSKY :

Dans une perspective différente, celle de l'« ego-histoire », Antoine Arjakovsky cherche lui aussi à perpétuer une mémoire du Bien. Il analyse la résistance qui se met en place dans le milieu des orthodoxes russes, autour de l'Action Orthodoxe et de la figure de Dimitri Klépinine, son grand-père. La mémoire familiale dépasse alors le cadre de l'histoire privée car elle est représentative d'une évolution des consciences au sein de l'Église orthodoxe russe.

Le groupe de l'Action Orthodoxe se constitue en 1935 à Paris. A l'initiative de sœur Marie Skobtsov et du père Klépinine, il rassemble nombre d'intellectuels russes. Dès le début de la guerre, ils mettent en place un réseau de résistance : faux certificats de baptême, hébergement de juifs dans le foyer de l'Action, etc.

Comment expliquer que ce groupe ait été si réactif, aussi rapidement et aussi efficacement ? A partir de 1935, le milieu intellectuel russe commence à se définir comme « intellectuel spirituel ». Berdiaev publie notamment un article, en juin 1938, intitulé : « le christianisme et l'antisémitisme ». Après une condamnation ferme de l'antisémitisme, au nom des valeurs du christianisme, et une déconstruction de la « mythologie » de l'antisémitisme, Berdiaev conclut que les paroles du Christ, « mon royaume n'est pas de ce monde », ont été mal comprises. L'orthodoxie se doit de renouer avec la Vérité-Justice. La critique de l'antisémitisme en passe donc par une redéfinition de l'orthodoxie elle-même.

Pendant longtemps, ce travail de l'Action orthodoxe a été conservé par la mémoire de l'émigration russe. Il a été reconnu plus largement à partir de 1985 : Yad Vashem accorde au père Klépinine et à la mère Marie la distinction de « Justes parmi les nations » ; au même moment, l'URSS décore la mère Marie de l'Ordre de la Grande Guerre Patriotique, etc.

Ces exposés ont été suivis d'un débat pendant lequel ont été abordés, entre autres : le problème des sources de l'antisémitisme et le rôle de Rosenberg dans le passage entre l'antisémitisme matérialiste et l'antisémitisme chrétien ; la notion de « religion » nazie autour du motif du « fatum » ; la conception de l'antisémitisme comme pathologie ; la particularité de l'expérience de Jean Amery ; ainsi que la difficulté de tracer une frontière juste entre « expliquer » et « justifier ».